

Je vais jouer

Antoine Wauters



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/6228>

DOI : 10.4000/fixxion.6228

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

ISSN : 2033-7019

Référence électronique

Antoine Wauters, « Je vais jouer », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 17 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 22 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/6228> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.6228>

Ce document a été généré automatiquement le 22 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Je vais jouer

Antoine Wauters

- 1 J'ai vécu jusqu'à mes dix-huit ans dans un petit village d'Ardennes où mon imagination se trouve, encore aujourd'hui. Que je le veuille ou non, tout ce que j'écris part de là, des quelques mètres carré du hangar à poules de mon grand-père, de l'odeur des fraises qu'il cultivait derrière l'église, face aux collines de Hoyemont, au-dessus de l'Ourthe et de l'Amblève, des silos à foin de la ferme de Jacques Martin, des bêtes sachant d'instinct trouver le bonheur, des machines agricoles défoncées par l'usage, dans le purin.

*

- 2 Je suis marqué à vie par ce monde presque disparu. C'est une immense joie et une immense peine. Je ne peux pas le dire mieux : mon enfance me remplit et de peine et de joie.

*

- 3 Ne pas arrêter de faire signe à l'enfant que j'étais, tenter de le revoir et de revoir mon frère, tout cela porte un nom : écrire. Mes livres pourraient d'ailleurs tous commencer par cette phrase, qui ouvre *Pense aux pierres sous tes pas*. « On était nés jumeaux, pourtant mon frère avait toujours été comme un aîné pour moi ». Quelque part, ça résumerait tout.

*

- 4 J'avais peur de la ferme de Jacques Martin, même si elle m'attirait. Il y avait les oies, qui me paraissaient être des bras automatiques nés pour blesser, des dindons, des porcs, un verrat dont Jacques disait qu'il pouvait nous réduire en bouille en un seul coup de mâchoire, toutes sortes d'êtres préhistoriques puant atrocement, pourtant quelque chose m'y ramenait constamment, dans cette ferme, qui m'attirait comme un poison. Je

peux chercher dans tous les sens, presque toute ma joie se trouve là, au milieu de ces pierres d'avoine, près des silos, contre le flanc des bêtes, dans le purin.

*

- 5 J'étais fasciné par ces vaches qui dormaient littéralement dans leur merde. Je pouvais rester des heures à les regarder. J'étais fou d'elles, fou comme on l'est toujours des choses qui nous font peur, fou comme je le suis encore de celles qui me dégoûtent. Le fromage, par exemple. Et le lait.

*

- 6 Avec mon frère, on habitait plus bas dans le village, dans les remblais d'un trou aux crasses recru de ronces et de fleurs sauvages, une de ces déchetteries dont sont pleines les campagnes. Le terrain, en pente, filait droit dans le bois qui faisait partie de la propriété. Un bois qui fut la jungle où il me semble avoir laissé la part la plus vivante de moi. La plus cruelle. Et la plus douce.

*

- 7 Ma mère était une fan absolue d'Elvis Presley et des Beatles, elle enseignait l'anglais et le néerlandais, c'était une artiste, elle peignait, surtout des fleurs, et mon père, lui, était banquier, il avait fait les sciences économiques mais tout l'intéressait, rien ne le laissait indifférent, y compris la sculpture, qu'il pratiquait à ses heures perdues. Cela étant, je ne peux pas dire que mon enfance fut ouverte aux arts. On vivait la vie que les gens vivaient alors, une vie où s'il y avait bien une chose qui n'existait pas, c'était l'idée de se mettre en avant. Les désirs y étaient enfouis. Et, qu'on le veuille ou non, parce qu'on était chrétiens, les autres avaient toujours la primauté sur nous. Une vie d'effacement. Pas de vraie terrasse, mais une table en plastique posée sur le gravier. Pas de barbecue, mais des briques et une grille en métal qui faisaient parfaitement l'affaire. Des voitures sans confort, blanches et rouges, garées elles aussi sur le gravier. Les habits passaient de mon frère à moi. Un cordonnier réparait nos chaussures. On ne portait pas de marques et on n'allait jamais au restaurant. Pas de voyages à l'étranger. Notre New York à nous s'appelait Chanxhe. Liège, on ne s'y rendait que trois fois par an, et je ne pense pas avoir vu Bruxelles avant mes dix ans. On avait la télévision, mais on ne pouvait pas regarder les dessins animés violents, ni le Club Dorothée. Du reste, on devait ranger la table et on avait nos « charges », vider le lave-vaisselle, écosser les petits pois, tondre la pelouse et laver la salle de bain. C'était une belle période. Tout y a commencé et tout y a pris fin.

*

- 8 L'école maternelle se trouvait à trois cents mètres de la maison. Je ne l'ai jamais beaucoup aimée, cette école, mais je ne la détestais pas. Je ne sentais aucune transition entre elle et mon monde. Pas de réelle coupure. Ma mère m'y déposait avant d'aller travailler, mais je ne me sentais pas abandonné. C'était l'époque où les mots ne m'avaient pas encore décrotté, où je ne savais ni lire ni écrire mais où je sentais que,

d'une certaine façon, j'étais déjà sous leur emprise. Envoûté. Quelque chose de ce goût-là.

*

- 9 Mon passe-temps préféré, qui n'était d'ailleurs pas un passe-temps mais une authentique profession, c'était d'inventer des histoires à mes poupées, dont l'une d'elle avait un pénis, même si je l'appelais Marie. Je l'adorais. J'adorais laver son pénis écrasé comme une nouille ou un morceau d'anchois en haut de ses cuisses. Je le faisais mousser dans l'eau du bain. Marie n'était pas une poupée pour moi, pas plus qu'un être humain. Elle était une partie de moi. Il y avait une réversibilité totale entre nous. Ma peau n'était pas la fin de la sienne, mais le début d'un tout où je me dissolvais.

*

- 10 Sale de la tête aux pieds, je bondissais dans les sous-bois avec Hélène et Aude, qu'on liait à des troncs avec des lianes souples qu'on fumait par ailleurs, 100% sains et 100% malades, sauvages, intégraux, enfants et loups. C'était un espace de douceur et de cruauté. Un endroit où, précisément, douceur et cruauté étaient jumeaux. C'était le début des années 80, avant les ordinateurs, avant le règne du porno et des jeux vidéo immersifs, avant que tout se mette à trembler et à aller très vite. Avant que les gens tombent amoureux d'eux-mêmes, abîmés dans leurs téléphones.

*

- 11 Aussi loin que je me souviens, pourtant, mon enfance a toujours été synonyme de vitesse. Près de la fontaine Marron, je jouais, je me souviens, de me sentir courir près de mes amis crottés, près d'eux, quasi en eux. Époque bénie où je pouvais encore être consolé et touché dans ma chair.

*

- 12 Quand il n'y a pas école, je me lève, j'embrasse prestement mes parents, j'enfile mes vieux habits et je vais jouer. C'est une phrase magique. Tu fais quoi aujourd'hui ? Je vais jouer. Et maintenant, tu vas faire quoi ? Je vais jouer. Et ce soir, si je pars avec papa, que feras-tu ? Rien. Je jouerai. Je ne me remettrais jamais de ce jeu terriblement sérieux si typique de l'enfance, dans lequel on jetait toutes nos forces et dont rien ne nous détournait. Des jeux qui ne nous divertissaient pas, pas plus qu'ils ne nous amusaient, mais qui nous confisquaient. Qui étaient tout.

*

- 13 J'étais là, vivant, mais j'aurais tout aussi bien pu ne pas y être, ou être mort, car je n'avais alors absolument aucune conscience d'exister. Toujours et constamment, je me débordais. Il n'y avait aucune coupure à ce temps-là.

*

- 14 J'ai donné la main à ma mère jusqu'à l'âge de douze ans, sans aucun sentiment de honte, et mon plus grand plaisir était de sentir l'odeur des crêpes qu'elle préparait pour moi, les mercredis midi. Rien ne me plaisait autant qu'avoir la confirmation, par cette simple odeur de crêpes qui venait à moi sur le chemin du retour, que maman n'était pas morte en mon absence, ce qui était mon obsession. Je ne la trouvais pas dans la cuisine quand je rentrais ? Elle était morte. Elle sortait ? Morte. Elle montait peindre ou rêvasser dans l'atelier aux fleurs ? Morte. Je ne me défiais jamais de cette peur.

*

- 15 Pendant longtemps, la neige m'a dégoûté. Mes oncles me surnommaient « le coquet » car je refusais de la toucher. Je la trouvais sale, je haïssais la neige, mais aussi m'allonger dans l'herbe, l'été, parce que ça me grattait, m'insupportait et que je craignais les satanées bestioles qui y vivaient. La nature m'apparaissait mauvaise, j'étais sûr qu'elle ne m'aimait pas et l'existence de ces insectes en était l'implacable preuve.

*

- 16 Vers huit ans, j'ai commencé le sport qui allait changer ma vie : l'athlétisme. On le pratiquait au CAF, à Barvaux-sur-Ourthe, à raison de deux entraînements semaine. Les autres jours, on traçait des lignes à la chaux sur la route devant la maison et, chrono en main, on faisait des compétitions, moi contre mon frère. Un « contre » qui disait et la proximité et la rivalité, car tout était défi. Ainsi, à partir de huit ans, on ne marcha plus, plus jamais. Ma mère avait besoin d'œufs ? On courait jusqu'à chez Nénène. Elle avait besoin de lait ? Idem. Notre vie s'appelait joie.

*

- 17 Avec l'athlétisme, la fiction est entrée dans nos vies. Car ce n'était pas nous qui courions, mais des projections de nous, des sortes d'avatars à qui on donnait des noms et qui sprintaient à notre place, pour nous. Quand mon frère n'était pas avec moi, je me glissais dans la peau des athlètes du Santa Monica Track Club, où évoluait notre héros, Carl Lewis. Du haut de mes six ans, je les incarnais tous, les faisant s'affronter dans de terribles Olympiades qui avaient pour décor cette petite route en terre battue devant chez nous.

*

- 18 Chaque année depuis mes trois ans, le mois de septembre me voit mourir, je ne peux pas le dire mieux, mais l'année de mon entrée à l'école primaire, ce fut le comble. Madame Etienne, immédiatement, me terrorisa. Ses gros mollets surtout. Et sa voix. Elle hurlait comme une possédée. On l'appelait Cheval. Dans nos cauchemars, elle tombait sur nous et nous piétinait, étouffait nos rires et nous rendait lourds comme du plomb. Le reste du temps, elle hurlait dans la classe où on restait assis, prêts à recevoir

les mots comme on reçoit la communion, avec une boule au ventre et le soulagement, immense, quand c'est fini.

*

- 19 Je n'étais pas destiné à écrire, j'étais destiné à flotter. Et il se trouve que l'écriture est le moyen le plus simple et le plus efficace que j'ai trouvé pour cela, sans ennuyer personne, du reste : je ne fore pas, je ne disque pas, je ne parle pas dans un micro, je n'ai pas d'avis à donner, ou à défendre, d'idées à faire valoir, je ne prends pas ma voiture le matin, ni mon vélo, je n'emmerde aucun collègue et n'oblige personne à me parler, encore moins à me téléphoner, je n'ai pas besoin de bureau, de fax, de moyens logistiques lourds, le confort ne m'intéresse pas, ou très peu, je n'ai pas besoin d'être propre, d'acheter des costumes, de me coiffer, de m'habiller, non, je m'assieds gentiment à ma petite table, et j'écris.

*

- 20 Ce jour où je suis entré en primaire, voyant ma mère me faire son petit au revoir de la main, derrière la barrière où se trouvaient les autres mères et non les autres pères, qui avaient fichu le camp depuis belle lurette, je me souviens avoir pensé que les hommes étaient des fuyards, tous autant qu'ils étaient. Je le pense encore aujourd'hui. L'histoire de l'humanité mâle n'est rien d'autre que l'histoire d'une fuite hors du foyer. Depuis qu'il est sur terre, le mâle ne fait qu'une chose : tourner le dos à ceux qu'il aime.

*

- 21 J'aimais lire, j'aimais apprendre, mais ce que j'aimais surtout, c'était regarder les longues jambes brunes de mes camarades par en-dessous des bancs. Glissant mes yeux entre elles, l'asthme, qui dès le premier jour de classe était apparu, l'asthme qui a été la réponse immédiate de mon corps aux questions qui lui étaient posées – sur la grammaire, les triangles scalènes, Néron, Titus, le Roi Baudoin et Fabiola, – l'asthme, pendant tout ce temps où je rêvassais, disparaissait soudain. Puis la voix de Madame Cheval revenait, et avec elle les cris, et la peur et l'angoisse : mourir là, d'étouffement.

*

- 22 Et puis, à l'insu de Cheval, une autre langue poussa, en réaction à sa langue à elle, qui rétrécissait tout. Ravi par elle, qui n'était pas autre chose que des petites musiques courant dans mon cerveau, je me propulsais dans la lumière, sur les tombes de mes disparus et près de ces carrières où, après journée, nous retrouvions le vaste rien, avec les autres.

*

- 23 Même si je n'avais vue que sur des étendues de boue et des vaches, des vaches et des boues, je me souviens que je me projetais en un battement de cil dans des mondes de lumière. Ça ne me demandait aucun effort. Quand Cheval nous parlait de pays

étrangers, je les voyais tout de suite. La Martinique, c'était l'autre côté de la place où se trouvait l'école, derrière le gros érable. Pour atteindre la Montagne Pelée, j'enjambais le ruisseau. Il y avait de la lumière en moi, et je me sentais peuplé. C'est encore le cas aujourd'hui. J'écris pour rester nombreux.

*

- 24 Si l'écrivain doit avoir une qualité, au moins une, ce n'est pas celle de pouvoir se changer en fille s'il est un garçon, ni de devenir vieillard, feuille de marronnier, bras de mer, bouse de vache ou champ de blé, mais celle de se souvenir des voix qu'il porte en lui, et qu'il lui faut entendre puis faire parler. Cette schizophrénie-là – la schizophrénie de l'écrivain – est une schizophrénie de pleine santé.

*

- 25 Chaque soir après l'école, je me retrouvais dans les ravines où je me jetais avec Hélène, qui me touchait l'entrejambe et qui, parce que je lui demandais, parfois, me remplissait le slip de tout un tas de choses qu'elle aimait elle aussi, comme des épines, des orvets, du bois flotté, mouillé, des coquilles, de la boue, des salives. J'avais besoin, au contact de ces choses, de me laver de la propreté des mots que l'école me flanquait dans le crâne, pour qu'enfin – disait Cheval – j'arrive à tenir parole et à devenir quelqu'un.

*

- 26 C'est là, dans les ravins, à partir de sept ou huit ans, que je me mis à travailler à mon futur métier, doublant ma vie d'un écho non pas d'écriture – pas en encore, pas déjà – mais bien de rythmes, de sons, de musiques. Dès cette époque, je me mis, oui, à inventer des fables qui n'avaient qu'une fonction : me faire sortir de moi.

*

- 27 Autiste à ma façon, je me mis à construire un monde peuplé de créatures, de jeux et de résonances, un monde de paroles hors duquel vivre n'était rien. Ainsi, je cessai subitement de faire de l'athlétisme pour moi-même, ça ne m'intéressait plus, être premier ou second, récompensé ou pas, je m'en foutais, d'autant plus que mon père y voyait, lui, un réel enjeu. À cette époque, je pris donc chaque départ en m'imaginant être un autre coureur, auquel je donnais des noms et à qui je prêtais des tas de caractéristiques, pendant que, tout bas et dans le même temps, je commentais la course à la manière d'un journaliste. Le public n'y voyait que du feu. Tout comme mon père, qui ne se doutait pas un seul instant que ce n'était pas moi qu'il félicitait quand je gagnais, mais bien Anton Libermans, Evgueni Sakomatof ou Alter Johns Lewis (plus les noms étaient extravagants, mieux c'était), mes personnages fictifs préférés, avec qui je continue encore, souvent, de pratiquer le sport.

*

28 Du reste, ma manie de tout chronométrer s'amplifia. Chronométrer était pour moi une façon non pas de capturer le temps, mais de lui donner du goût : 12 secondes pour aller embrasser ma mère – s'endormant toujours avant moi –, 34 pour enfiler mon pyjama, 57 pour me brosser les dents et filer me coucher. Toutes ces choses, qu'il fallait faire mais que je détestais, ce fut grâce à lui, à mon chrono, que je les accomplissais, parce qu'il plaçait ma vie sous couvert de fiction et que, tout petit déjà, j'étais terrorisé par l'idée d'être moi.

*

29 Aujourd'hui, cette terreur a rempli ma vie. L'écrivain, pour moi, n'est pas quelqu'un qui construit une œuvre, encore moins un démiurge : il n'est personne, il n'existe pas. Je crois que quand on vit cela jour après jour pendant longtemps, cette jouissance douloureuse de n'être personne, je crois que quand on connaît cela, alors, oui, on peut écrire.

*

30 Dans ma chambre, je me mis à amputer des jambes de Playmobil et à inventer des récits qui me plaçaient tour à tour dans le rôle du bourreau et de la victime, simplement pour me dédoubler. Et, pendant que mes parents se reposaient d'eux-mêmes dans le salon, une question m'obsédait : qu'est-ce qui fait que je tiens à moi ? Qu'est-ce qui fait que je ne peux pas me supprimer alors que, sans arrêt, je commente mes pensées, que je me regarde vivre et que je ressens, à chaque instant, toute la distance qui me sépare de moi ? J'ai huit ans quand cette pensée me traverse. Elle reste l'énigme de ma vie.

*

31 J'ai huit ans. Je me rends chez mes grands-parents quand, soudain, devant le mur contre lequel on joue d'ordinaire au foot, l'envie me prend de m'y écrabouiller. Je ne sais pas pourquoi mais j'en crève d'envie. Un instant, j'accélère, mais parce que je sens que je ne peux pas me tuer, que ça m'est impossible parce que je suis, que je le veuille ou non, lié à moi, je freine des quatre fers et je m'arrête. Je regarde le mur, je respire la glycine et je comprends, à cette seule impossibilité de me détruire, que je suis tenu à moi comme un chien à une laisse, et que cette servitude s'appelle vivre. J'ai cessé d'être enfant ce jour-là, et tout devint plus compliqué.

ANNEXES

Antoine Wauters est né à Liège en 1981. Philosophe de formation, il a publié trois livres aux éditions Cheyne, notamment *Césarine de nuit*, plusieurs fois porté à la scène par la comédienne Isabelle Nanty. En 2014, son roman *Nos mères*, chez Verdier, remporte le

Prix Première de la RTBF, le Prix Révélation de la Société des Gens de Lettres et est finaliste du Prix des Cinq continents de la Francophonie. La même année, il cosigne *Préjudice* d'Antoine Cuypers, long métrage réunissant Nathalie Baye et le chanteur Arno. Directeur de la collection IF à l'Arbre à paroles, il a dirigé pendant deux ans la Collection Grise chez Cheyne. En novembre 2017, il a participé à la première Nuit des écrivains aux côtés de Geneviève Damas, Laurent Gaudé, Joy Sorman, Abdellah Taïa et Karyl Ferey. Il sort ses deux prochains romans en septembre 2018, chez Verdier.

AUTEUR

ANTOINE WAUTERS

Écrivain